



Cahiers du GRM

publiés par le Groupe de Recherches Matérialistes –
Association

12 | 2017

Matérialités et actualité de la forme revue

La revue comme discours d'intervention

Entretien avec Olivier Corpet réalisé par Thomas Franck et Caroline
Glorie, préparé avec l'aide d'Alain Loute et François Bordes

Olivier Corpet, Thomas Franck et Caroline Glorie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/1055>

DOI : 10.4000/grm.1055

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Ce document vous est offert par Université de Liège



Référence électronique

Olivier Corpet, Thomas Franck et Caroline Glorie, « La revue comme discours d'intervention », *Cahiers du GRM* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 04 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/grm/1055> ; DOI : 10.4000/grm.1055

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2018.

© GRM - Association

La revue comme discours d'intervention

Entretien avec Olivier Corpet réalisé par Thomas Franck et Caroline Glorie, préparé avec l'aide d'Alain Loute et François Bordes

Olivier Corpet, Thomas Franck et Caroline Glorie

- 1 Ce court entretien d'Olivier Corpet, réalisé le 3 juillet 2017 à Paris avec l'aide précieuse de François Bordes, interroge différentes particularités formelles et historiques de la revue de création culturelle et intellectuelle au XX^e siècle. Il est structuré en trois parties représentant plusieurs grandes orientations des réflexions menées par Olivier Corpet et par l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC) depuis plusieurs années autour du matériau revuiste. La première aborde la question des déterminations sociohistoriques de ce qu'il est convenu d'appeler un « âge d'or des revues », évidence qu'il nous semble important d'éclairer à la lumière de recherches attentives à une histoire plus large de la pensée intellectuelle et aux évolutions politiques et idéologiques contemporaines. La deuxième partie évoque la conception « autogérée » du savoir véhiculé dans les revues à partir d'un article d'Olivier Corpet consacré à cette conception, celle-ci permettant de penser la pratique de groupe dans sa dimension politique et de mettre au jour la substance collective des savoirs et des pratiques d'écriture. Enfin, la troisième section est consacrée à une critique de l'approche essentiellement sociologique de la revue et de l'usage évident de la notion de « champ des revues » dans plusieurs recherches sur le matériau, souvent extrêmement hétérogène, que constituent les revues. Elle met dans le même temps en avant l'importance fondamentale du travail d'archive dans cette étude. À l'intersection de ces trois moments d'une réflexion commune doit se penser la notion de « discours d'intervention » qui permet de concevoir la revue comme le lieu d'une praxis, à la fois culturelle, intellectuelle et politique, comme l'espace d'une création collective concertée agissant sur les structures sociales qui la déterminent. Nous concevons dès lors cet entretien d'Olivier Corpet comme l'initiation d'un questionnement plus ample de cette notion.

Déterminations sociohistoriques de la revue

THOMAS FRANCK Pour commencer, nous aimerions partir d'un de vos articles, « Que vivent les revues »¹, dans lequel vous parlez d'un « âge d'or des revues » qui aurait été initié au début du XX^e siècle et qui aurait progressivement pris de l'ampleur au cours du siècle. Par ailleurs la *Revue des revues* que vous créez en 1986 vient en quelque sorte clore un moment charnière dans l'histoire des revues. Pourriez-vous revenir sur cette appellation « âge d'or des revues » ? Quels seraient les moments phares, les ruptures, les temps d'arrêt ?

Olivier Corpet On peut parler d'un âge d'or des revues à partir du moment où la forme revue devient un élément central du débat intellectuel, du monde de la création, et où la forme revue excelle par rapport aux autres formes de diffusion des idées – le livre et les journaux. *La NRF* est le parangon de cette forme revue qui va trouver à s'épanouir dans les années 1930, qui s'affirme dans les années 1940 (je pense en particulier à *Confluences* ou *Fontaine*, organisées, éditorialement parlant, sur le modèle de *La NRF*) et dans les années 1950, au sortir de la guerre.

T.F. Comment expliqueriez-vous le rapport entre un contexte politique et intellectuel aussi complexe et trouble que celui des années 1930-1940 et cette croissance de revues de création culturelle et intellectuelle. Quel lien poseriez-vous entre un moment politique d'une grande intensité et le besoin de transmettre un savoir au travers de la matérialité précise qu'est la revue ? Pensez-vous qu'il existe un rapport entre l'histoire des revues et le contexte sociopolitique ?

O.C. Non, pas de rapport direct en tout cas. C'est le contexte éditorial qui fait les revues, c'est la croyance en la force de diffusion des revues, la force de persuasion, la capacité à être des instruments de création. C'est plutôt cela qui importe ; le contexte politique joue naturellement un rôle. Il est certain que dans les années 1930, il y a plus de débats politiques qui se font dans les revues qu'ailleurs, mais c'est un regard *a posteriori* qui permet de le lire.

T.F. Vous postuleriez donc une forme d'autonomie propre au monde des revues qui ne serait pas nécessairement dépendant d'une extériorité, de contingences socio-historiques et politiques mais relèverait davantage de logiques éditoriales propres ?

O.C. Oui, en effet.

CAROLINE GLORIE Dans la continuité de cette remarque relative au rapport aux structures sociopolitiques, il nous semble que la forme revue a une importance majeure aujourd'hui dans le sens où cette forme est au croisement de logiques contradictoires. D'une part, on pourrait postuler que la revue participe à la libéralisation des modes de production : par exemple, on peut penser à l'injonction actuelle qui est faite aux scientifiques de publier en grande quantité, avec une valorisation de l'article périodique par rapport au livre. D'autre part, la revue est le lieu où peuvent se créer un discours et des pratiques s'opposant à ces logiques d'injonction à la rentabilité et à la concurrence. Peut-on postuler l'hypothèse que la forme revue est structurée par ces contradictions-là ?

O.C. Je ne vois pas bien la contradiction.

C.G. Aujourd'hui, dans la manière dont on fait la recherche et dont celle-ci est soumise à certaines exigences, on pourrait penser ces exigences comme nous provenant directement d'un héritage des revues. Par exemple, on peut penser à l'écriture d'article qui est privilégiée ou encore à la survalorisation de contacts internationaux, qui doivent être faits parfois à vide et que l'on peut penser comme un héritage des revues qui mettaient en contact, de manière certes beaucoup plus cohérente, des individus issus de champs et d'espaces géographiques différents. Dans le même temps, certaines revues peuvent être des lieux de résistance par rapport à ces logiques de normalisation de la recherche où des groupes

peuvent se fédérer pour résister à ces injonctions et à la libéralisation de la recherche. En tant que forme, ne peut-on pas dire que la revue permet toute une série de pratiques qui sont profondément contradictoires ?

FRANÇOIS BORDES Quand tu as commencé à travailler au CNRS, l'incitation à publier des articles en revues était-elle aussi forte qu'aujourd'hui ? Était-ce déjà une logique d'évaluation ?

O.C. Oui, cette logique a toujours été majeure dans le champ scientifique. Cela ne débouche pas forcément sur un esprit de revue. C'est-à-dire que l'injonction faite aux scientifiques de publier fait qu'ils peuvent le faire n'importe où, dans des revues qui n'appartiennent pas au monde des revues tel qu'on le signale maintenant, puisque la plupart des revues culturelles sont effacées des critères des revues scientifiques. Ces dernières se portent elles-mêmes. Ce sont des revues de production scientifique « dure ».

Ce n'est pas le cas des revues culturelles qui cherchent à déborder les champs scientifiques. Cela est très important pour le monde des revues tel que nous le comprenons. C'est un monde dans lequel chaque revue essaie d'être elle-même une invention, cherche à inventer une forme nouvelle, un décloisonnement des savoirs, etc. Donc ce n'est pas du tout des revues scientifiques au sens strict du terme. En aucune façon, quand j'ai commencé, publier un article dans *Esprit* ne représentait une plus-value pour un *curriculum vitae* de chercheur. C'était au contraire considéré comme une anomalie dans la carrière.

Une conception autogérée du savoir

T.F. Vous avez utilisé la formule « esprit de revue » qui différerait, dans le cas des revues de création culturelle et intellectuelle, des logiques de rentabilité de revues strictement scientifiques, ou du moins du fonctionnement d'une recherche de rendement, d'accumulation et de circulation. Vous pouvez préciser ce que vous entendez par ce que serait un esprit de revue, dans le cadre justement de revues où l'invention de formes nouvelles du savoir est l'enjeu principal ?

O.C. Oui, c'est la volonté de remettre le monde en jeu dans chaque numéro, c'est la volonté d'être un groupe, d'être un lieu de dépassement de toutes les contradictions que l'on voit. C'est là l'esprit d'une revue. Elle est dans son manifeste, dans sa création, elle est dans sa forme littéraire, dans son rapport à l'écriture, dans son rapport à la signature.

T.F. Dans un autre de vos travaux, « Le savoir sans privilège² », vous évoquez la dimension autogestionnaire du savoir. Si la revue est l'espace de réflexion d'un groupe qui gère collectivement la production culturelle, ne pourrait-on pas penser le mode d'organisation de la revue comme une actualisation de cette logique autogestionnaire du savoir et de la création culturelle ?

O.C. Oui, je conçois la revue comme moment d'autogestion de l'intelligentsia. C'est le moment où, en créant une revue, l'intelligentsia s'approprie ses moyens d'expression. Cela se voit à l'artisanat de la revue, à ce mini-monde qui essaie de construire un dispositif éditorial singulier. Ainsi, par exemple, les revues de poésie, de création poétique, sont toujours associées à des recherches typographiques adaptées à la volonté du projet éditorial. Le choix d'un caractère, le choix d'une mise en page, ce sont les seuls moments pendant lesquels l'intellectuel ou le poète sont maîtres de leurs conditions de travail. En ce sens on peut parler d'autogestion, ou de volonté

autogestionnaire en tout cas. Cela vaut pour toutes les revues, qu'elles soient d'orientation de droite ou de gauche.

C.G. Par rapport à cette autogestion de l'intelligentsia, comment qualifieriez-vous le travail de l'IMEC qui effectue un retour vers ces archives pour les remettre en circulation, pour les republier ? Comment pourriez-vous décrire ce travail-là, la tâche que vous vous êtes donnée avec l'IMEC ?

O.C. L'IMEC permet de retrouver des éléments de la vie intellectuelle et littéraire dans lesquels les revues jouent un rôle très important. Avec l'IMEC, on est surtout attentif au XX^e siècle. Dans les archives, il y a de quoi alimenter des recherches sur les revues. Par exemple, la revue *Théâtre populaire* se fait à travers les archives de plusieurs personnes, de même que l'histoire de la revue *Arguments* à partir des archives de Kostas Axelos, Jean Duvignaud ou Edgar Morin. Et c'est ainsi que l'on peut reconstituer progressivement la vie de la revue.

À propos du « champ des revues » et du travail d'archive

T.F. Beaucoup de chercheurs ayant travaillé sur les revues utilisent, de manière évidente, la notion bourdieusienne de champ à propos du « champ des revues ». Que pensez-vous de cet usage ? Ne pose-t-il pas une série de problèmes, notamment en raison de l'hétérogénéité constitutive du matériau et des pratiques éditoriales (on trouve, comme vous l'avez dit, des revues culturelles, intellectuelles, savantes, militantes, littéraires), en raison également de la très relative autonomisation ? Vous avez certes évoqué une autonomisation par rapport au champ politique, mais il nous semble moins évident de postuler une réelle autonomie par rapport aux champs économique, philosophique ou littéraire, par exemple, dont les particularités sont des éléments nécessaires à la création d'une revue. Si le capital symbolique est tout aussi essentiel, on ne crée pas une revue à partir de rien et sa survie dépend tant de conditions matérielles que de compétences propres aux différents acteurs. Un autre problème relatif à cette notion de champ réside dans la diversité des discours et des genres parcourant les revues, qui tendent à s'influencer l'un l'autre au profit d'une hybridation, ou encore dans la cohabitation d'intellectuels issus d'horizons très différents.

Pour reformuler différemment cette longue question, comment pourrait-on qualifier et concevoir ce système, cet espace, ce réseau délimitant et structurant les pratiques revuistes au travers de leur hétérogénéité ? Quelle place trouve la notion de champ dans une analyse des revues ?

O.C. À condition de ne pas être systématique. Par exemple, André Gorz me faisait remarquer que le livre de la bourdieusienne qui a travaillé sur *Les Temps Modernes*, Anna Boschetti, postulait que Gorz avait, dans *Les Temps Modernes*, mis un terme au champ littéraire dans la revue³. Ce n'est pas du tout ce que pensait Gorz. Il jugeait simplement avoir des accointances et des centres d'intérêt tels qu'ils sont devenus dominants dans la revue. Et puis Sartre et Beauvoir, qui représentaient la tendance la plus littéraire, avaient eux-mêmes arrêtés de s'y intéresser. Le hasard, contrairement à ce que pense Anna Boschetti, joue ici un rôle. Gorz a pris les rênes des *Temps Modernes* pendant un certain temps, parce qu'il est arrivé avec ses propres préoccupations et ses réseaux. Alors, on peut faire l'étude de cela, on peut critiquer en montrant une vision extrêmement stratégique et paranoïaque, on peut aussi adopter une vision vivante des dynamiques intellectuelles à l'œuvre à un moment donné. C'est moins une volonté déterminée d'un groupe de couper le cou à la dimension littéraire des *Temps Modernes*

que le hasard qui fait qu'André Gorz s'est retrouvé à animer la revue avec ses préoccupations du moment. La notion de champ en ce sens est très restrictive.

T.F. Proposeriez-vous une approche dépassant cette conception purement sociologique ? Par exemple, le travail conceptuel, discursif et historique de l'archive ? Ou encore la perspective matérialiste de l'analyse du discours, à la suite de Pêcheux et d'Althusser, que vous connaissez fort bien et sur qui vous avez beaucoup travaillé, vous apparaît-elle judicieuse ? Celle-ci permet de considérer la revue comme une matérialité faisant à la fois partie d'un interdiscours intellectuel et étant parcourue par des formations discursives et idéologiques, ces notions permettant de structurer les différentes revues en dépassant les logiques sociologiques de position et d'opposition en prenant en compte l'ensemble des contradictions matérielles structurant les revues. Que proposeriez-vous comme pistes d'analyse systématique prenant en compte l'hétérogénéité constitutive de la revue ?

O.C. Cela revient à se poser la question : « Que peut-on savoir d'une revue aujourd'hui ? » Il faut savoir ce qu'elle a laissé comme traces, comme archives.

T.F. Vous pensez que le travail d'archive est fondamental dans toute recherche sur les revues ?

O.C. Oui. Les archives d'une revue – comme par exemple, pour *Arguments*, l'enregistrement d'un conseil de rédaction de la revue⁴ – constituent un matériau extrêmement riche et contradictoire sur la revue elle-même. En même temps, la revue ne doit pas se préoccuper de ses archives. On peut difficilement faire une revue et s'occuper de cela. Aujourd'hui, faire l'histoire d'une revue, c'est toujours faire l'histoire d'un manque, d'un manque de correspondances entre les uns et les autres, d'un manque de ce qui s'est joué dans d'interminables conversations de café.

FB : Tu vois que ce serait bien de rassembler tous tes articles sur les revues.

OC : Oui, en effet. J'y songe sérieusement, surtout après cet entretien.

NOTES

1. Olivier Corpet, « Que vivent les revues », in *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, n°4, 1988, p. 282-290. Disponible en ligne : <<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1988-04-0282-003>>.
2. Olivier Corpet, Madeleine Hersent et Jean-Louis Laville, « Le savoir sans privilèges », in *International review of community development*, n° 15, printemps 1986, p. 113-121.
3. Voir Anna Boschetti, *Sartre et « les Temps modernes »*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
4. Publié dans le *Cahier de L'Herne Edgar Morin*, Paris, éditions de l'Herne, 2016.

RÉSUMÉS

Cet entretien d'Olivier Corpet, réalisé le 3 juillet 2017 à Paris avec l'aide précieuse de François Bordes, interroge différentes particularités formelles et historiques de la revue de création culturelle et intellectuelle au XX^e siècle. Olivier Corpet est directeur de *La Revue des revues*, chercheur émérite au CNRS et ancien directeur de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC).

INDEX

Mots-clés : Analyse du discours, champ des revues, archive, IMEC, Althusser, revue de création culturelle et intellectuelle, méthodologie

AUTEURS

OLIVIER CORPET

Directeur de *La Revue des revues*, chercheur émérite au CNRS, ancien directeur de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC).

THOMAS FRANCK

Doctorant à l'Université de Liège

CAROLINE GLORIE

Doctorante à l'Université de Liège